

Anais

Texte amorcé et terminé par :

Josiane Klassen

Suivi des textes de :

Robert Nahuet : deuxième partie

Nicole Pelletier : troisième partie

Micheline Gosselin : quatrième partie

Josiane Klassen – Première partie

Je suis écrivaine et je suis amnésique. Depuis deux ans, j'habite chez Renée Lambert. Renée m'a trouvée gisant inconsciente au bord de la route menant à l'aéroport d'Ottawa. Quand les ambulanciers sont intervenus, elle les a suivis à l'hôpital où j'ai été examinée. À part une contusion à la tête, il n'y avait rien à signaler : ni trace d'agression ni blessure externe ou interne ; aucune pièce d'identité ni sac à main. Juste mes vêtements : un jean sans marque, rien dans les poches, une chemise blanche et des sous-vêtements en coton et, aux pieds, de luxueuses sandales italiennes à talon haut. On a constaté que je ne me souvenais de rien lors de mon réveil à l'hôpital. On m'a alors fait passer des examens neurologique et psychologique. La réalité s'est imposée : mon passé récent et ancien avait disparu. Des photos de moi ont été transmises aux aéroports reliés à la capitale fédérale ce jour-là, et ensuite, face à l'échec de ces recherches, ont été acheminées au pays et à l'étranger. La réponse, toujours la même, est revenue s'ajouter au désarroi de tous : identité inconnue. Il s'en est suivi une période confuse où je me suis sentie la personne dont on ne sait quoi faire. Pas de nom, pas de domicile, pas de passé : que fait-on de ces gens-là ? Il a fallu me donner un nom d'emprunt et me trouver un endroit où habiter en attendant.

Renée Lambert a proposé de m'héberger et de s'occuper de moi. Le soulagement des autorités chargées de mon cas a vite fait place à ce qu'ils sont habitués à faire : enquêter. Dans ce cas, enquêter sur Renée, ses motivations, sa réputation et sa prétention à me prendre en charge n'a pas été un casse-tête. On a bien vu que Renée, femme de 55 ans, professeure respectée en psychologie humaniste à l'université, avait une réputation impeccable. Mais comme Sonia, sa fille unique, se consacrait à la recherche en neuropsychologie à la même université, on a soupçonné que les deux femmes s'intéressaient uniquement au « cas » inusité que je présentais et non à la possibilité d'aider une personne en détresse. Néanmoins, à défaut d'autres choix, j'ai été confiée à leurs bons soins. Renée a mis à ma disposition une grande chambre dans sa vaste demeure. C'est là que ma nouvelle vie a commencé.

Quand je me suis retrouvée seule dans ma luxueuse salle de bain privée, le grand miroir m'a renvoyé l'image d'une inconnue, une jeune femme dans la vingtaine dont les grands yeux noirs, perdus dans un visage trop mince, me regardaient avec un étonnement craintif. De mes deux mains tremblantes, j'ai ramené en arrière les longs cheveux châtain encadrant le visage de cette inconnue qui apparemment était moi. J'ai eu soudainement l'impression d'avoir fait ce geste maintes et maintes fois. Je suis restée bouche bée. L'éclair s'est dissipé ne laissant qu'un trouble vague qui s'est envolé quand je suis descendue dans la salle à manger où Renée et Sonia, en visite chez sa mère, m'attendaient.

Je m'appelle Anaïs. Je ne sais pourquoi j'ai choisi ce prénom. Il a simplement résonné en moi plus que les autres prénoms sur la liste qu'on m'a soumise. De plus, je parle un français raffiné avec un léger accent dont personne ne devine l'origine.

Et me voilà, deux ans plus tard, toujours vide de moi-même. Pourtant, Renée et Sonia ont pris soin de moi comme deux mères attentives. Nos multiples sorties ont révélé que je ne suis pas sportive, que je pleure en écoutant le concerto no 2 de Rachmaninov et que j'ai une attirance pour les romanciers et les peintres russes de la fin du 19e et le début du 20e siècle. On a constaté aussi

que je n'aime ni la viande ni le chocolat. Bien sûr, les deux psychologues, mère et fille, ont fait leur possible pour m'aider à retrouver la mémoire par l'hypnose et autre méthode, mais rien n'a porté fruit.

Il a fallu la rencontre avec une plume pour que quelque chose se déclenche en moi. Sonia et moi étions à Montréal dans une boutique quand je l'ai vue. Elle dormait paisiblement sous la vitre d'un comptoir. Je suis restée figée devant elle, le souffle retenu dans ma gorge serrée pendant que Sonia terminait ses achats. Mon cœur battait. Le soir, après le diner, Sonia a mis devant moi un paquet. À l'intérieur, elle était là, la plume Faber Castell qui avait fait battre mon cœur. Pour la première fois depuis deux ans, j'ai souri et, devant les yeux ébahis de mes deux mentors, d'une main de maître, j'ai rempli la plume d'encre. J'ai tiré vers moi quelques feuilles blanches éparpillées sur la table et, sans penser à rien, j'ai écrit :

«Bonheur... Bonheur de retrouver ma plume. J'écris, j'écris... Mon corps n'en pouvait plus du silence».

– Tu es écrivaine ! a immédiatement affirmé Sonia d'un ton qui ne laissait aucune place au doute

Je ne sais pourquoi, j'ai dit oui.

Puis, une fois dans ma chambre, je suis retournée aux mots, les laissant couler d'eux-mêmes sur le papier pendant que mon corps et mon cœur s'apaisaient :

«Quand tout est sombre, la lumière est indispensable, tout comme le cœur a besoin d'amour. Je reste figée dans le besoin de vivre comme derrière les barreaux d'une prison... et j'attends».

À mon lever, d'autres mots m'ont poussée à reprendre la plume. Je les ai montrés à Renée :

«La tendresse de tes yeux m'a enfin rejointe là où j'étais, là où j'ai su que tu m'aimais».

Renée m'a regardée, l'espoir dans les yeux : ton écriture nous dira peut-être qui tu es, Anaïs.

– Peut-être, dis-je pour ne pas la décevoir, la tête aussi vide de moi-même qu'au premier jour, mais avec au cœur le désir d'être seule pour écrire encore et encore.

Robert Nahuet – Deuxième partie

Les jours suivants, je me suis levée tôt le matin afin de profiter de la quiétude du jour naissant et avant que le branle-bas de combat n'assaille la cuisine qui jouxte ma chambre. J'ai donc continué à noircir (à l'encre violette) des feuilles et des feuilles de papier ; en fait, je ne me relisais pas, car je préférais laisser aller le flot quasi continu des mots qui s'étalaient presque malgré moi sur la page. Je ne cherchais aucunement à comprendre ce que j'écrivais ou avais déjà écrit.

Bien que confortable, la plume manquait d'un petit quelque chose. Non qu'elle fut trop belle ou luxueuse, mes doigts trouvaient qu'elle manquait de porosité, son toucher se révélait un peu rêche et froid. Ce n'est qu'après deux jours que j'ai réalisé que ma main « s'ennuyait » d'une couche externe en bois, voire en liège. Mais le plastique était également conducteur de chaleur rendant ainsi une tenue agréable de la plume, permettant à ma main de se laisser aller sans fatigue pendant des heures.

J'ai continué à ce rythme pendant près de trois semaines. Même si « les psychologues » de la maison auraient bien aimé jeter un coup d'œil à ces écrits, je les reléguais dans une cachette de ma chambre, connue de moi seule. Elles respectaient toutes deux pareille action et ne m'en voulaient aucunement ; elles étaient trop contentes que je m'extériorise même si elles ne connaissaient aucunement la teneur de cet « exorcisme ». Pour Renée et Sonia, si la mémoire et les faits « enregistrés » ne peuvent provenir de mon cerveau, mon corps possède sa propre mémoire des éléments passés ; enfouis plus loin et sans doute moins accessibles, ils n'en demeurent pas moins présents et avec toutes leurs séquelles sur ma vie quasi effacée. C'est donc dans une perspective très positive qu'elles me voyaient attablée des heures durant à ma table de travail.

La plume me dictait en fait les mots, les phrases et quasi les états d'âme qui s'y rattachaient. Jusqu'au jour où ce mot apparut sur la feuille de papier « [привет](#) ». ¹

Je terminai mon paragraphe sans vraiment voir le mot, puis une pression tout autant soudaine que sourde et intense envahit ma poitrine. J'ai failli perdre connaissance et fus prise de vertige ; heureusement, je n'avais que quelques pas à faire pour rejoindre mon lit et m'y étendre. Mon cœur a d'abord battu la chamade, puis j'ai sombré dans un sommeil agité dix minutes plus tard.

À mon réveil, bien qu'ayant dormi sous les couvertures, j'avais froid et sentais encore une pression importante sous mon sternum. J'ai tenté de me lever, mais le vertige revenait trop rapide et important. Je suis donc restée allongée sur le lit fixant au mur les dernières lueurs du jour. Des successions de couleurs entraient et sortaient de mon cerveau, je ne savais plus si elles émanaient du mur ou si je les créais dans ma tête. Je sentais encore mes tempes m'oppresser le cerveau et la nausée m'envahir peu à peu. Je fermai les yeux encore une fois et fus réveillée par une voix...

– Anaïs, tu es là ?

¹(« Privet » ou *Bonjour* en russe)

– Oui, Renée. Je suis dans ma chambre.

Quelques pas plus tard.

– Tu ne te sens pas bien ? Es-tu malade ? Je t’apporte un verre d’eau…

– Oui, s’il te plait, cela va me faire du bien.

– Qu’est-ce que tu as? Tu as l’air toute chavirée !

– Je ne peux pas te l’expliquer, mais regarde la dernière page.

Renée lut ainsi les toutes dernières phrases laissées par la plume et la main d’Anaïs.

« C’est au tout début du mois de janvier, je suis encore une toute petite fille, avec ma mère et ma grand-mère, nous marchons. Maman et grand-mère participent à une manifestation contre la énième augmentation du prix du pain et des denrées essentielles depuis l’automne à Saint-Petersbourg. De tous les quartiers et de toutes les rues avoisinantes, la foule se regroupe devant le Palais d’Hiver afin d’apporter une pétition au tsar Nicolas II. Derrière les icônes dorées portées par les popes et leurs disciples, la foule avance calmement et entonne tant des chants religieux que révolutionnaires. Cette bande continue sa marche tranquille. Puis arrive la cavalerie qui repousse la foule vers les murs du Palais pour mieux l’encercler et empêcher toute fuite. Les chevaux s’écartent et les soldats en armes apparaissent. Tous demeurent pétris de frayeur. D’aucuns se disent intérieurement : ils ne peuvent tirer, car ils connaissent les mêmes misères que nous. Le silence s’abat comme une chape sur la foule qui n’ose plus respirer. Un bruit sourd brise ce neigeux silence, puis ma mère tombe à mes pieds. J’ai à peine le temps de voir la couleur rouge envahir son manteau de laine que je m’effondre à mon tour, sans connaissance... »

Nicole Pelletier – Troisième partie

Après avoir lu ces dernières lignes, Renée a déposé la feuille sur mon lit et s’est retournée vers moi avec des points d’interrogation dans les yeux. Elle m’a demandé de l’attendre et elle est vite revenue avec son ordinateur portatif et s’est assise à mes côtés.

Elle m’a proposé de faire des recherches sur Google. Elle a tout d’abord tapé : Tsar Nicolas II et on a vu sa biographie défiler à l’écran. Ce souverain, né en mai 1868, a été assassiné en juillet 1918. Renée a ensuite écrit dans la fenêtre du moteur de recherches les mots suivants : femmes, manifestation en Russie et Nicolas II et plusieurs articles sont apparus. C’est ainsi que nous avons appris que le 8 mars 1917, les femmes russes ont manifesté pour réclamer du pain et

le retour de leurs maris partis se battre à la guerre. Les historiens considèrent cet évènement comme le premier jour de la Révolution russe.

J'ai saisi la dernière page que j'avais rédigée et j'ai dit à Renée que tout cela était impossible. Je ne pouvais pas être la petite fille de mon récit. En 1917, je n'étais pas née. Certes, je ne me souvenais pas de ma date de naissance ni de mon enfance, mais j'avais actuellement une vingtaine d'années. Si c'était moi, j'aurais eu plus de 100 ans maintenant. Ce que j'avais rédigé était pure folie, probablement une conséquence neurologique de mon état amnésique. Renée semblait tout aussi abasourdie que moi.

À travers les rideaux de ma chambre, les dernières lueurs du jour faiblissaient. Renée m'a demandé si je voulais manger. Ensemble, nous sommes passées à la cuisine en silence, chacune à nos réflexions. Pour le souper, Renée avait prévu un ragoût de morue. Elle m'a confié la tâche d'éplucher les pommes de terre. Encore ébranlée par toutes ces découvertes, je me suis coupé l'index à deux reprises. Devant mon étourderie, Renée m'a proposé de terminer seule la préparation du repas pendant que je pouvais écouter un peu de musique au salon. Pour une fois, je n'avais pas vraiment envie d'écouter du Rachmaninov. J'ai donc mis la radio et des mélodies de jazz ont envahi la maison.

Lors du repas, j'ai senti que mon hôte essayait de me distraire en me parlant du prochain Salon du livre débutant dans deux semaines. À la fin, c'est moi qui lui ai proposé de demander l'avis de Sonia. Elle saurait peut-être faire un lien entre mes écrits et ma pathologie. Peut-être que certains de ses collègues avaient déjà vu de pareilles manifestations.

Renée lui envoya tout de suite un texto lui demandant de passer par la maison dès que possible. Elle savait que sa fille revenait ce soir d'un Symposium en santé mentale qui s'était tenu à Montréal. Il ne fallait pas s'inquiéter. On la verrait sûrement demain. Renée me proposa de prendre un bain chaud et me conseilla d'avaler un calmant afin de passer une bonne nuit.

Dieu merci, j'ai suivi les conseils de ma mère adoptive et j'ai sombré dans un sommeil profond. Je me suis réveillée à l'odeur du café et des voix me provenant de la salle à manger. Sonia est venue à ma rencontre avec une tasse fumante et m'a invité à m'asseoir devant un bol de yogourt parsemé de noix et de fruits frais.

Mère et fille avaient eu le temps de parler de mes écrits étranges. Sonia m'a demandé si mes autres textes étaient semblables et s'il était possible de les consulter. Je suis retournée dans ma chambre les chercher. Toutes trois, nous les avons passés en revue et aucune de mes créations littéraires ne faisait mention de mon enfance ni de la Russie et encore moins de sa révolution. Devant mon désarroi, Sonia m'a tenu les mains et m'a suggéré de rencontrer Victor, un nouveau collègue, qui avait récemment travaillé sur l'amnésie infantile, cette incapacité à récupérer des souvenirs autobiographiques datant des toutes premières années de vie. Peut-être que ce neuropsychologue pourrait nous proposer des nouvelles pistes.

Je me suis sentie toute de suite en confiance avec ce spécialiste, un homme séduisant de 35 ans. Même si je soupçonnais qu'il connaissait déjà bien mon cas, il a tenu à ce que je lui raconte tout moi-même lors de notre première séance. Il s'est montré très attentif, prenant des notes et m'interrompant à quelques reprises.

Ensuite, il m'a expliqué que le développement de la mémoire de l'être humain c'est-à-dire notre capacité de dater nos souvenirs et de forger au fil du temps notre sentiment d'identité et de continuité repose sur des facultés intrinsèques contradictoires : soit autant l'oubli que la mémorisation.

Mon air ahuri a dû lui confirmer que je n'avais rien compris à cette dernière théorie. Il me demanda donc d'essayer de retracer des souvenirs qui pouvaient être reliés au choix de mon prénom. Il était convaincu qu'un détail enfoui dans mon subconscient m'avait guidé pour choisir de m'appeler Anaïs. J'ai eu beau me creuser la tête, rien ne me venait à l'esprit.

Un peu à la blague, je lui ai proposé de questionner mon nouvel ami Google ! Il a souri et s'est tourné vers son ordinateur en m'invitant à m'approcher. Il a tapé Anaïs et Russie. Le premier résultat proposé par le moteur de recherche nous laissa sans voix et me glaça le dos :

Agence matrimoniale ANAÏS, rencontres sérieuses et mariage avec des femmes russes.

Micheline Gosselin – Quatrième partie

On poursuit la lecture : « Agence ANAÏS est une agence matrimoniale internationale qui favorise unions, rencontres et mariages entre hommes célibataires et femmes russes. »

Remis un peu de nos émotions, Victor me questionne du regard et j'acquiesce. Il clique sur le paragraphe qui nous amène au site de l'agence. Je suis renversée de constater un site web professionnel, sympathique, attrayant et loin d'être aguichant ou vulgaire. Il reflète exactement ce qu'il annonce et réfère à plusieurs onglets conventionnels dont, entre autres, l'Accueil, la Présentation, Notre Galerie et Nous contacter.

Inexplicablement, une familiarité se faufile dans mon esprit. Je sens mon corps se détendre et cela m'étonne. Le sang-froid et la bienveillance de Victor aidants, je me surprends à respirer calmement. La curiosité me motive et avec le regard approbateur de mon nouvel ami, je prends contrôle de la souris. Je souhaite parcourir le site au complet, tout en gardant la Galerie de photo pour le dessert. J'entrevois les yeux de mon ami-thérapeute faire un va-et-vient continu entre mon visage et l'écran, afin de scruter ma réaction tout en lisant ce qui apparaît à l'ordinateur. Il sourit. Je me sens en sécurité. Je poursuis ma lecture.

La responsable, Madame Liudmila Magnenet Parfenova, une Russe originaire de Saint-Pétersbourg explique qu'elle a créé l'Agence matrimoniale ANAÏS en 2009 à Montbéliard, en France. Elle fournit le numéro de téléphone ainsi que l'adresse postale et l'adresse courriel de l'organisme. Elle invite les hommes célibataires, sérieux et sincères, rêvant de tisser une relation vraie, durable et forte de réaliser une union heureuse et harmonieuse avec la femme de leur vie. Elle offre, gratuitement et sans engagements : de rencontrer, en personne ou par Skype, les hommes intéressés ; de monter un dossier en fonction de leurs préférences communiquées ; et de visiter plus de 800 fiches de présentation de belles femmes russes, sérieuses, éduquées et consentantes voulant se marier et fonder une famille. Les frais exigés et affichés sont pour un

suivi complet avec tous les menus détails de la mise en contact avec une sélection de dames jusqu'à de l'aide dans les démarches administratives pour le mariage. Tous les services payants sont proposés en 2 modalités d'application : une de 6 mois et une de 12 mois parce que l'expérience lui a prouvé que la construction d'une relation sérieuse et solide prend suffisamment de temps pour apprendre à bien connaître la femme sélectionnée. Tout pour garantir le succès de LA rencontre de toute une vie.

Victor semble aussi optimiste que moi. Il me dit :

– C'est un site vraiment appréciable et judicieux. Je l'avais imaginé complètement différent.

– Oui, j'avoue. C'est presque trop beau pour être vrai. Surtout ici lorsqu'on décrit ces femmes consentantes. Regarde.

– Hmm... Tu as raison. Comme elles, tu es sincère et honnête. Tu souhaites la stabilité. Tu as évidemment une bonne éducation. Tu parles français.

De plus, Anaïs, je constate que tu dégages une sérénité depuis que tu lis ce site.

J'approuve d'un signe de tête, mais je me demande si c'est le site ou lui, qui m'apporte cette sérénité parce que je me reconnais ailleurs dans la description : « ... elles se sentent plus rassurées avec un homme plus âgé qu'elles ». J'éprouve une imperturbable tranquillité en présence de Victor, même si je ne lui admet pas...

Je sursaute au son de mon nom.

– Anaïs ? Youhou ? Où es-tu ?

– Désolée.

Je mens et je lui dis que je songeais à l'étape suivante. Il m'indique la souris et suggère doucement que c'est le temps de regarder les photos des femmes. Mon cœur se met à cogner ! J'ai peur— peur de me voir ou, pire peut-être, peur de ne pas me voir. Voyant mon hésitation, il approche sa chaise de la mienne, me prends la main de sa main gauche et la souris de sa main droite et il commence.

Nous passons une bonne heure à regarder des photos sans rien trouver. C'est vrai qu'elles sont belles. Il y en a des jeunes et des moins jeunes, des blondes et des brunes, des Natalia, Tatiana, Anna et Katerina, mais pas d'Anaïs, et pas de moi. Je suis découragée. Ou suis-je soulagée ? Je n'en sais rien, je n'en sais plus, et je me mets à sangloter. Protocole garroché par la fenêtre, Victor me tire debout et me serre dans ses bras. Il me frotte le dos et les épaules et me permet de vider toutes mes larmes. Lorsque j'arrête pour me moucher il me conduit vers un fauteuil et me laisse quelques minutes. Il revient avec de la tisane, une petite collation et son cahier de notes. Il s'approche un fauteuil, s'assoit devant moi et me regarde dans les yeux.

Josiane Klassen – Cinquième et dernière partie

*« Ses yeux parfois vert, parfois bleus
me regardent et derrière ce regard se
cache celui que j'aime ».*

Ces mots, venus se loger dans ma tête, résonnent comme une vérité que je ne peux négliger. Sous le regard dérouter de Victor, j'attrape une feuille de papier et je les écris. Puis, je me lève, tremblante. Victor essaie de me prendre la main, mais je le repousse.

– Je veux rentrer chez Renée maintenant, lui dis-je encore ébranlée.

Il me regarde, inquisiteur, puis se tourne vers l'ordinateur, comme si le fait d'abandonner la piste de l'agence était une erreur. Mais l'agence est loin de mon esprit en ce moment. Je ne vois que mes mots sur la page blanche ; les larmes me viennent aux yeux ; mon cœur se serre : où est donc celui que j'aime ? Et soudain reviennent à ma mémoire les tout premiers mots que j'ai écrits avec ma plume des semaines auparavant :

*« La tendresse de tes yeux m'a enfin
rejointe là où j'étais, là où j'ai su
que tu m'aimais ».*

Victor s'approche, une main tendue. Je m'éloigne de lui instinctivement. Quand je lui fais à nouveau face, mon visage est encore mouillé de larmes, mais quelque chose de nouveau émerge en moi.

– J'ai suivi la mauvaise piste, lui dis-je, la voix maintenant plus assurée. Je sais maintenant que quelque part dans le monde, un homme m'aime et m'attend. Et ce n'est pas dans cette agence que je le trouverai : j'ai suivi la mauvaise piste.

– Anaïs, comment expliquer ces écrits sur la révolution où ta mère est tuée ? Tu n'as pu vivre à cette époque, tu le sais, c'est impossible.

Il hésite...

– Ce que tu me dis d'un homme qui t'aime quelque part dans le monde est sans doute du même ordre, un amour que tu imagines pour te rassurer.

– Vous ne savez rien de ce que je ressens, Victor. Moi, je sais que j'aime et que je suis aimée ; je n'ai plus de doute, je le ressens dans mon cœur et mon corps. Je vais suivre leur sagesse maintenant.

Pour bien marquer la distance entre lui et moi, je reprends le vouvoiement qui me semble approprié dans un échange avec un professionnel.

– Je vous remercie, Victor. Sans le savoir, vous m’avez aidée. Vous m’avez regardée et, à travers la couleur de vos yeux, j’ai vu les yeux de mon amour.

– Et si c’était moi que tu aimes ? Je me dois de te dire qu’il peut y avoir transfert en thérapie. Cela arrive souvent, tu sais.

Je le regarde longuement, presque méprisante :

– Je vous connais à peine, Victor. Ce n’est pas votre regard que j’ai vu ; la couleur de vos yeux qui a simplement réveillé en moi le sentiment très fort de me sentir aimée par un homme dont la couleur des yeux ressemble aux vôtres. Mais ce n’est pas vous que j’aime, Victor, même par transfert.

Il soupire, baisse les yeux, puis, de guerre lasse, me dit :

– Que vas-tu faire maintenant, Anaïs ?

– Je ne sais pas. Mais j’ai en moi un espoir : je vais le laisser me guider.

Je lui serre la main et je pars. Je sais que son regard désapprobateur me suit, mais je ne me retourne pas.

Le soir, quand Renée revient du travail, je ne lui dis presque rien sauf que je ne retournerai pas chez Victor. Devant mon regard résolu, elle ne dit rien non plus. Nous nous assoyions en silence devant le gratin aux lentilles que j’ai concocté en suivant sa recette préférée. Elle me sourit, mais je sens dans ce sourire une inquiétude, une interrogation à laquelle je ne veux pas répondre. Puis une fois la vaisselle terminée, je retourne à ma chambre, prends ma plume, mais rien ne vient. Je me couche et m’endors la main sur mon cœur.

Depuis deux jours, il y a effervescence dans la maison. Sonia et Renée sont invitées au Salon du livre de Québec pour participer à une discussion autour d’un ouvrage traitant de neuroscience et de psychologie. Mère et fille s’y préparent. Il y a de la joie dans l’air.

Bien sûr, je les accompagne. Lorsque nous arrivons le samedi au Salon du livre, il y a foule. Renée et Sonia me laissent pour retrouver leurs collègues. Je me sens chez moi parmi les livres et je déambule en les caressant du regard. Puis, tout à coup, je fige sur place en entendant une voix masculine prononcer des mots que je connais, des mots que j’ai écrits dans mon journal il y a peu de temps. J’écoute sans bouger, les mots qui coulent immédiatement dans mon cœur et qui réveillent des souvenirs :

« C’est au début du mois de janvier, je suis encore une toute petite fille ; avec ma mère et ma grand-mère, nous marchons. Maman et grand-mère participent à une manifestation contre la énième augmentation du prix du

pain et des denrées essentielles depuis l'automne à Saint-Petersbourg... »

Mon cœur bat.

– Qu'est-ce c'est, me dis-je, qu'est-ce que c'est ?

Je tremble si fort que j'ai peine à sortir de ma transe pour avancer vers la voix masculine qui continue à déclamer les mots, ces mots que je pourrais réciter par cœur :

« ... un bruit sourd brise ce neigeux silence, puis ma mère tombe à mes pieds. J'ai à peine le temps de voir la couleur rouge envahir son manteau de laine que je m'effondre à mon tour, sans connaissance. »

Comment n'ai-je pas perdu connaissance moi aussi en entrevoyant dans le coin de la salle un jeune homme aux cheveux très noirs, qui, tête penchée au milieu d'une foule, lit les extraits d'un livre dont je discerne maintenant le titre : *Anaïs*, Anaïs écrit en gros caractères noirs sur la couverture blanche. Ma tête explose... et soudain, tout me revient en mémoire, tout, tout d'un bloc.

– Anaïs, le livre que j'ai écrit !!! dis-je sans me rendre compte que je parle tout haut. Mon livre a été publié. Marc l'a publié !

Quel choc ! Je cherche un endroit où m'asseoir, mais il n'y a rien, juste un présentoir où m'appuyer, qui chambranle sous mon poids. Mais je ne remarque rien, car les souvenirs déferlent à une vitesse vertigineuse : d'abord, la mort accidentelle de mes parents en Allemagne, qui m'a laissée à 23 ans seule au monde avec une immense peine et le fort désir de réaliser le rêve de ma mère : aller en Union soviétique sur les traces d'Anaïs, notre ancêtre dont elle était si fière au point de me donner le même prénom. Puis, le souvenir de ma rencontre, ma merveilleuse rencontre avec Marc, cet éditeur français qui m'a encouragée à écrire l'histoire de mon aïeule, lui qui, très rapidement, est devenu mon amour. Ensuite, l'exil, cet exil d'un an en Union soviétique, que je me suis imposée, sans Marc, qui ne pouvait m'accompagner au pays de mes ancêtres. Et enfin ma recherche, longue, difficile, pour retracer et écrire l'histoire d'Anaïs morte en 1917, à l'aube de la révolution.

Au milieu de la foule venue assister au lancement de mon livre, je distingue à peine le jeune homme qui en lisait des extraits, mais que je crois reconnaître :

– Marc, me dis-je, ça ne peut être que Marc, Marc, mon amour !

Mon cœur s'emballe. Je ne sais comment je fais pour avancer sur mes jambes flageolantes dans la foule qui se dissipe peu à peu. Et je le vois enfin en train de rassembler les livres éparpillés sur la table.

– Combien de chocs peut-on vivre sans en mourir ? me dis-je en sentant toute la vie me quitter.

Ce n'est pas lui, ce n'est pas Marc ! L'homme devant moi a les mêmes cheveux noirs, la même grandeur, le même âge, mais ce n'est pas lui. Le jeune homme relève la tête et me regarde de ses yeux noirs, interrogateurs. Il est saisi par ma pâleur. Hésitant, il me fait assoir.

– Vous allez bien, dit-il, alors que je semble défaillir sous ses yeux.

Je le regarde et ne peux que lui répondre :

– Où est Marc ? Marc n'est pas ici ? Pourquoi Marc n'est-il pas là ?

L'inconnu qui ressemble tellement à Marc me dévisage. Il ne sait visiblement pas qui je suis, mais l'urgence et l'inquiétude dans ma voix semblent l'ébranler. Il me montre une porte de l'autre côté d'un couloir.

– Il est ici, dit-il simplement, il est là.

Est-ce un miracle, je ne peux y croire. Je tremble si fort que j'arrive difficilement à tourner la poignée de la porte. Et me voilà dans une pièce presque vide. Marc est assis à une table devant un portable. Il ne me voit pas encore. Il écrit. Je ne dis rien. Il lève la tête. Nos regards se croisent et je vois ses yeux bleu-vert s'agrandir d'incrédulité et peu à peu se remplir de larmes qui les font briller comme des étoiles. Puis, j'entends le fracas de sa chaise qui se renverse derrière lui... et puis plus rien, juste ses bras autour de moi.

Comment avons-nous fait pour survivre à tant d'émotions ? Je ne sais pas. Ce n'est que revenu chez Renée que nous avons pu respirer normalement. Marc nous a présenté son cousin Daniel qui l'assistait au Salon du livre. Bien sûr, après avoir raconté mon histoire à Marc, je l'ai raconté aux autres. L'émotion nous a tous gardés silencieux, émus pour un bon moment. Sonia nous a versé un verre de Pineau de Charente que nous avons bu, avec, dans les yeux, des larmes de soulagement et de tendresse l'un pour l'autre. Puis un flot de questions a suivi. Marc a raconté sa détresse, sa recherche incessante et son espoir de me retrouver qui n'a jamais failli. Et tous m'ont demandé pourquoi on m'a retrouvée sur la route de l'aéroport à Ottawa alors que je suis disparue deux ans plus tôt en Union soviétique.

– Quelle histoire, leur dis-je ! J'arrive à peine à y croire moi-même, maintenant que je suis saine et sauve. Imaginez-vous que juste avant de plier bagage, j'ai entendu parler d'une agence portant fièrement le nom d'Anaïs qui recrutait des jeunes femmes russes désirant afficher leur profil sur la toile en vue de se marier. Cela m'a paru louche et j'ai voulu en savoir plus. Donc...

Mais chuuuut... fermons la porte sur le bonheur retrouvé d'Anaïs, entourée des gens qu'elle aime et qui l'aiment. Pour nous, l'histoire s'arrête ici. Peut-être aurons-nous un jour le bonheur de découvrir sur les tablettes des libraires son histoire tout à côté de la biographie de la courageuse Anaïs morte en 1917.